



Fév07

Huis clos de Jean-Paul Sartre (Editions Gallimard, collection Folio-Théâtre préface et dossier de Pierre-Louis Rey, 2019), mise en scène de Jean-Louis Benoit.

Crédit photo : Pascal Victor.



Huis clos de **Jean-Paul Sartre** (Editions Gallimard, collection Folio-Théâtre préface et dossier de Pierre-Louis Rey, 2019), mise en scène de **Jean-Louis Benoit**.

Créée en mai 1944 au Théâtre du Vieux-Colombier, *Huis Clos* de Sartre ne triomphe que dans les théâtres de la rive droite. Entrée en 1990 à la Comédie-Française, la pièce devient prétexte aux audaces scéniques, selon le préfacier Pierre-Louis Rey.

Cette œuvre n'est-elle que la rescapée d'un « théâtre d'idées », anticipant le théâtre de l'absurde des années 1950 ou bien reconnaît-on un vaudeville métaphysique ?

La pièce est un succès non démenti, un classique théâtral, en France et à l'étranger. L'opportunité tient à ce que Jean-Louis Benoit mette en scène aujourd'hui *Huis clos*.

Trois personnages se croisent en Enfer pour l'éternité, dans un salon Second Empire. Ils évoquent peu à peu les circonstances de leur mort, avouant bon gré mal gré, les crimes qui leur ont valu d'être damnés, mais ne reconnaissant pas leur acte.

Les trois damnés de la pièce sont Garcin, publiciste qui trompait scandaleusement sa femme, fusillé pour avoir déserté ; Inès, employée des postes lesbienne victime de sa compagne qui l'a entraînée dans son suicide ; Estelle, bourgeoise infanticide qui a provoqué le suicide de son amant avant de succomber à une pneumonie.

Seule, Inès – grande et belle Marianne Basler, à la fois équivoque et sûre d'elle-même – assume, sans mauvaise foi, sa conduite passée. Les trois souffrent encore de leur culpabilité implicite et surtout de la peine douloureuse de ne pouvoir satisfaire leurs désirs présents et bien vivants encore, même s'ils se trouvent dans un lieu infernal.

On peut rire du décalage saugrenu entre d'un côté, un salon bourgeois – trois canapés, un bronze de Barbedienne posé sur une cheminée et des luminaires qu'on ne peut éteindre – et de l'autre, l'univers surnaturel abrité, à savoir l'Enfer – mystère.

Le spectateur est troublé, entre d'une part, les dialogues triviaux des personnages qui craignent le bourreau, les instruments de torture, l'absence de glaces ou de brosses à dents, et de l'autre, les enjeux métaphysiques engagés sur ce qu'ils sont.

La mort de chacun est approximative, la veille, la semaine dernière, il y a six mois.

Garcin – Maxime d'Aboville, séducteur, calculateur, égoïste et rêvant d'être reconnu par l'exigence méditative et la rigueur philosophique d'Inès – en pince pour la jeune Estelle, désinvolte et légère, préoccupée par les apparences – Mathilde Charbonneaux dans le rôle est une comédienne tonique et solaire -, qui elle-même aimerait séduire Garcin dont l'unique souci est de se voir réhabilité aux yeux d'Inès.

Le regard d'autrui – les autres – a une importance démesurée ou surdimensionnée – pour les trois défunts – *Huis clos* s'appelait à l'origine en 1943, *Les Autres*.

Les autres, pour les défunts de *Huis clos*, sont les survivants, qu'ils regardent vivre parfois, évaluant l'oubli et le mépris dans lesquels ils sont tombés pour leur estime.

L'enfermement de l'Enfer est grand aussi : autrui me regarde – un regardé pour deux regardants : « *Autrui n'est pas seulement celui que je vois mais celui qui me voit* », écrit Sartre dans *L'Être et le Néant*, publié trois mois avant l'écriture de *Huis clos*.

L'autre est indiscernable, inaccessible, libre enfin, et il me voit comme je le vois, « *à travers l'inquiétante détermination que je suis pour lui.* » Garcin et Estelle recèlent une mauvaise foi inconsciente, tout en restant sensibles à la culpabilité et au mal fait.

Pierre-Louis Rey ajoute : « L'enfer est une effrayante hyperbole de la société, ôtant définitivement au coupable non seulement la liberté d'aller où bon lui semble, mais encore la liberté intérieure de devenir autre, ou simplement ce qu'il est. »

Michel Corvin, peu indulgent pour la rhétorique philosophique ou morale du théâtre de Sartre et de Camus, fait une exception pour *Huis Clos*. Il met en valeur, dans la pièce, « le pouvoir évocateur des récits, capables d'élargir le temps et l'espace et de créer, par simultanéité imaginaire (...), le dédoublement du personnage ».

Il pose l'idée que l'enfer n'est pas tant les autres que le théâtre lui-même qui donne la primeur aux regards et aux paroles, parce que, sur la scène, comme dans l'Enfer, toute issue est condamnée, et les êtres cessent, comme Garcin, de se dédoubler imaginativement – ils ne font que répéter leur présent immédiat – théâtre et existence.

Le théâtre est clos, livré à l'espace d'un texte et au volume d'une scène.

Jean-Louis Benoit donne de l'œuvre sartrienne une vision éclairée et distante, joueuse, appréciée dans le recul, ouverte encore à la possibilité comique du sourire.

Apprécions la bonhomie et le « j'm'en foutisme » du garçon d'étage, Antony Cochin.

Véronique Hotte